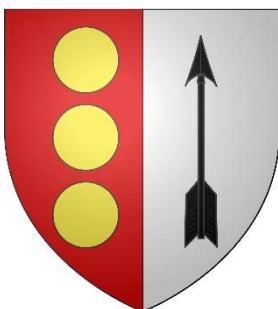


AUBERVILLIERS

LES VERTUS À TRAVERS LE TEMPS



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE

Novembre 2023 – N° 107



SOMMAIRE

- **Françoise s'en est allée**
- **Sainte-Marthe des Quatre-Chemins**
Une construction chaotique
- **Le petit train**
Le Chemin de Fer Industriel (C F I)
- **Ils ont peint Aubervilliers**
R. Chambon – La rue des Noyers
- **Jacqueline et Georges Lavier**
L'histoire d'une famille d'Aubervilliers
- **Histoire de l'entreprise Lebrun & Fils**
Électriciens à Aubervilliers depuis 1947
- **Robert Jacquinot - Pour un maillot jaune**
- **Le petit cabanon – La fin d'une époque**

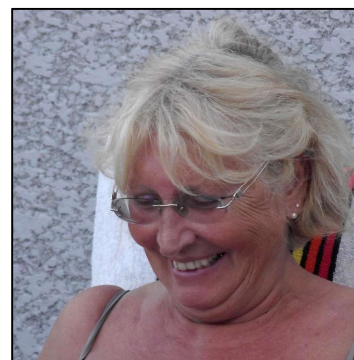
En couverture : *Passage du dirigeable « Clément-Ader » au dessus de
l'église Sainte-Marthe-des-Quatre-Chemins (1908-1909)*

Françoise s'en est allée

Samedi 30 septembre. 2 heures du matin. Françoise Poiret s'en est allée.

La sœur de Françoise, qui nous donnait souvent des nouvelles, nous en a informés dans la matinée. Une grande tristesse nous a tous envahis à l'annonce du décès de Françoise. Nous savions qu'elle menait un combat contre la maladie, mais ce combat était trop inégal.

Françoise était une bénévole très active de la SHVA, présente dans toutes les activités et à nos permanences du lundi. Elle fut longtemps, et jusqu'en 2022, secrétaire de notre association. Françoise était encore à son décès membre du conseil d'administration de la SHVA.



Depuis quelques années, Françoise prenait grand plaisir à la préparation des galettes des rois à notre traditionnel rendez-vous de janvier : réchauffer, couper, servir et toujours avec une bonne humeur communicative.

Son sourire, sa gentillesse, sa bienveillance ne seront plus présents parmi nous à nos permanences du lundi, mais resteront gravés dans nos souvenirs.

La perte est incommensurable et notre peine est immense. De grands mercis pour tout ce que tu nous a apporté.



*Claudette, Françoise et Bernard
en Assemblée générale*

Au revoir Françoise

Les membres du Conseil d'administration et les amis de la SHVA



Françoise et Claudette au Marché du Montfort



Présentation de Raconte-moi Aubervilliers

ÉGLISE SAINTE-MARTHE – Une construction chaotique

Par Jean-Louis Thomas

Nous traversons l'avenue Jean-Jaurès pour nous intéresser à l'Église Sainte-Marthe des Quatre-Chemins à Pantin, mais qui, de par son histoire et sa situation, fait partie intégrante de la vie des habitants d'Aubervilliers et des Quatre-Chemins.

Les Cartier-Bresson

Claude Pasquier Cartier est charretier dans l'Oise. Son épouse Marie Jeanne Charlotte Restitue Vigneron prend en nourrice les enfants d'un couple parisien. Claude, l'un des fils Cartier, épouse en 1847 Eugénie, l'une des filles Bresson que ses parents avaient en garde. Eugénie décède la même année. Deux ans plus tard, en 1849, Claude épouse la sœur d'Eugénie : Marie Madeleine Luce Bresson. Ils eurent neuf enfants.

Sur les traces de son frère aîné, Pierre Fortuné Cartier épouse Marie Caroline Bresson, la sœur d'Eugénie et de Marie Bresson.



*Famille Claude Cartier vers 1866
De g. à dr. Debout : Jean, Charles, Marie, Lucie
Assis : Henri, Claude Cartier, Louis et Paul
Photo : Pierre Petit*

Les filles Bresson sont les filles de Claude Julien Bresson qui avait déjà bien développé une fabrique de coton. Claude Marie Cartier pour éviter des confusions prendra le nom usuel de Cartier Aîné. Son épouse aura pour nom usuel Lucie Cartier-Bresson. Quant à Pierre Fortuné, frère de Cartier Aîné, il sera appelé Cartier Jeune.

Les descendants de Claude Cartier et Marie (Lucie) Bresson furent autorisés à s'appeler Cartier-Bresson (décret du 22 juin 1901). L'un de leurs arrière-petits-fils n'est autre que Henri Cartier-Bresson, le célèbre photographe.

En 1859, Claude Marie Cartier se lance dans la construction d'une usine à Pantin, près des Quatre-Chemins : route de Flandre au N° 128. Il ne s'agit pas d'une filature, mais d'une filterie et retorderie : transformation du fil, traitement, teinture et mise en bobines (les fameux tubinos...).

Les Quatre-Chemins

Par la loi du 16 juin 1859, Paris annexe les communes limitrophes et repousse les usines de la capitale en dehors de ce nouveau périmètre à partir du 1^{er} janvier 1860. C'est dans ce contexte que Claude Cartier lance la construction de son usine de cotons « CARTIER-BRESSON ».

Les Cartier-Bresson, famille catholique, créent deux écoles dès 1865 ; une école des Frères pour les garçons : l'école Saint-Joseph ; et une école des Sœurs pour les filles : l'école Sainte-Marthe.

Attachées à ces écoles, des chapelles furent installées après autorisation des Conseils municipaux de Pantin et d'Aubervilliers du 11 avril 1865. L'archidiacre Lagarde de Saint-Denis vint bénir ces chapelles le 8 octobre 1865 en présence des curés des paroisses de Notre-Dame-des-Vertus d'Aubervilliers et de Saint-Germain l'Auxerrois de Pantin. Les chapelles prennent les noms de Saint-Joseph (à Aubervilliers) et Sainte-Marthe (à Pantin). Le nom de Sainte-Marthe fut donné en mémoire de Marthe Cartier, fille de Claude Cartier et de Marie (Lucie) Bresson. Marthe était née le 16 novembre 1855 et décédée le 8 février 1862 à l'âge de 6 ans.

Dans un premier temps, un prêtre unique s'occupait des deux écoles. En mai 1867, chaque Paroisse d'Aubervilliers et de Pantin prit en charge les services religieux ; Aubervilliers pour l'école Saint-Joseph et

Pantin pour l'école Sainte-Marthe. Puis, l'abbé Escalle, vicaire de Pantin, s'occupa des écoles et des chapelles des Quatre-Chemins.

La création d'une paroisse indépendante aux Quatre-Chemins

En 1871, une pétition fut lancée par les habitants des Quatre-Chemins pour la Constitution d'une commune indépendante : « Les Quatre-Chemins de la Route de Flandre ». Les habitants reprochaient aux communes d'Aubervilliers et de Pantin de les abandonner (état des routes, de l'éclairage, éloignement des mairies et des écoles...). Après avis pris auprès de la population (avis défavorable), l'affaire fut tout de même entendue en Conseil municipal à Aubervilliers et à Pantin : rejet définitif de la sécession.

L'abbé Escalle reprend les argumentaires de la pétition pour tenter de créer une paroisse aux Quatre-Chemins. Le point crucial avancé était l'éloignement des Quatre-Chemins par rapport à Saint-Germain l'Auxerrois à Pantin (3 km) et à Notre-Dame-des-Vertus à Aubervilliers (2 km) [distances un peu exagérées !], mais aussi la croissance de la population.

Pour la bonne administration des paroisses, les Conseils de Fabrique sont chargés de la gestion et responsables des recettes et des dépenses. Ils étaient composés du curé, du maire et de certains membres représentatifs des paroisses. En cas de défaillance, les communes devaient suppléer financièrement aux Fabriques.

À Aubervilliers et Pantin, les Conseils municipaux et les Conseils de Fabrique sont contre l'installation d'une nouvelle paroisse aux Quatre-Chemins. C'est le Préfet qui pousse à la création d'une paroisse aux Quatre-Chemins afin d'éviter la construction de deux églises dans un même lieu. Le Maréchal Mac-Mahon, Président de la République (III^e République), crée la nouvelle paroisse des Quatre-Chemins par décret du 19 décembre 1874. Une ordonnance archiépiscopale du 11 janvier 1875 précise : « La chapelle existant aux Quatre-Chemins est érigée en succursale sous le vocable de Sainte-Marthe. » L'abbé Escalle qui avait tellement œuvré dans ce sens est nommé curé de Sainte-Marthe dès le 8 février 1875.

La première Fabrique est mise en place. Les frères Cartier-Bresson (Claude et Fortuné) en font partie. La Paroisse était née, mais n'avait pas d'église. La Chapelle Sainte-Marthe fit office de lieu de culte provisoire. Deux classes de l'école Sainte-Marthe vinrent augmenter la surface de la chapelle qui pouvait ainsi recevoir 250 fidèles.

En prévision de la construction d'une église, CARTIER Jeune (Fortuné) fait l'acquisition le 27 juillet 1875 d'un terrain de 3 000 m² devant être cédé à la Fabrique lorsque les autorisations seraient données.



L'église Sainte-Marthe à gauche, jouxtant l'usine Cartier-Bresson – (début du XX^e siècle)

La construction chaotique de l'église Sainte-Marthe

Première phase :

Dès 1874, une souscription hebdomadaire de dix centimes était lancée auprès des habitants des Quatre-Chemins. Des quêtes étaient effectuées dans plusieurs grandes paroisses parisiennes pour aider à la construction de l'église. La construction débute à l'automne 1875 sans autorisation sur les plans de George Goldie (Société Royale des architectes britanniques), architecte mis en place par l'abbé Escalle sans en avoir informé la Fabrique. M. Vernaud, entrepreneur à Paris a la charge du chantier. Mais, l'abbé Escalle dut stopper le chantier en octobre 1876 faute de financement. L'archevêché se trouva dans l'obligation de combler un trou de 112 000 F sur les travaux... Et d'autres dettes apparurent.

Les membres du Conseil de Fabrique donnèrent leur démission en septembre 1876, dépassés par le gouffre prévisible de l'opération et par la gestion très individualiste de l'abbé Escalle. En Mai 1877, les dons s'élevaient à 88 874 F. Cela n'était pas suffisant. La sanction tomba : l'abbé Escalle fut remplacé par l'abbé Delaumosne le 23 juillet 1877.

Deuxième phase :

Après le départ de l'abbé Escalle, les membres du Conseil reprirent leurs fonctions, plus sereins.

L'église comprenait « le chœur et trois travées de la nef ». Le Préfet donne un avis favorable à l'achat du terrain. Le conseil de Fabrique demande à l'architecte Delebarre de Bay de reprendre le projet de construction. La construction s'élève alors à 2 m du sol. « Les fondations et autres travaux du sous-sol sont exécutés jusqu'aux appuis des fenêtres, les colonnes intérieures, basses, fûts et chapiteaux sont en place. » Les travaux reprirent. Un devis de 214 000 F est établi pour 1 200 m² de construction. Des modifications demandées par le conseil départemental d'architecture augmentent le devis de 25 000 F. L'archevêché apporte 103 000 F, les souscriptions et dons devant boucler le budget. Les travaux continuent toujours sans l'autorisation des municipalités. Le 29 juin 1879, la nouvelle église fut bénite et ouverte au culte.

Troisième phase : la fin de la paroisse

Un nouveau préfet supprima purement et simplement la paroisse de Sainte-Marthe-des-Quatre-Chemins par décret du 6 décembre 1879. Le motif invoqué était que les travaux de construction de l'église n'étaient pas terminés. L'église Sainte-Marthe ne pouvait plus célébrer les mariages ni les enterrements.

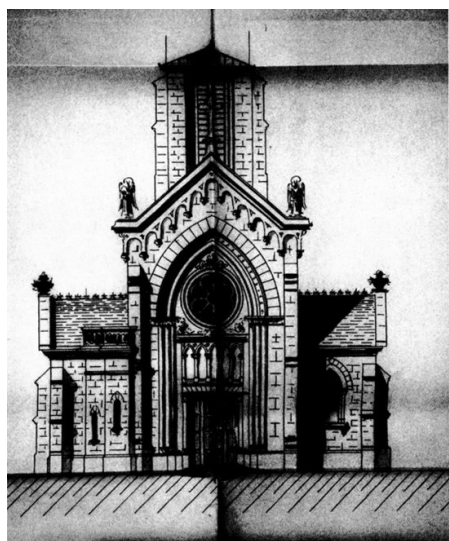


FIG. 3. — Sainte-Marthe des Quatre Chemins, Pantin, 1875-1879 ; 1897-1898. Plans de l'architecte Gérard : Élévation de la façade. [A.D. Seine-Saint-Denis, D03 139].

Elle était simple Chapelle de secours, rattachée à Saint-Germain de Pantin. L'église resta alors figée dans un état de non-achèvement pendant près de 18 ans. Elle devint fort délabrée.

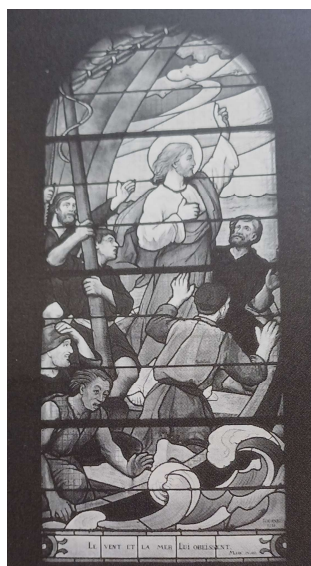
Quatrième phase

Enfin, le conseil de Fabrique de Saint-Germain de Pantin relance le projet en 1895. Le ton politique est de plus en plus anticlérical. Le conseil municipal de Pantin approuve le projet sous réserve de ne pas intervenir financièrement. Le 12 juin 1897, A. Gérard, architecte de la commune d'Aubervilliers présente un cahier des charges. Les devis s'élèvent à 125 303 F, financés par les produits

des souscriptions, dons, ventes de charité et quêtes pour 86 500 F ; promesses de dons de 20 000 F, venant en grande partie de Madame Cartier-Bresson (Claude était décédé en 1880), l'enveloppe totale s'éleva finalement à 40 000 F ; promesse de dons de 20 000 F de la Paroisse Saint-Germain de Pantin. Aucune participation financière des pouvoirs publics et des communes : cas rarissime avant 1905 (séparation de l'Église et de l'État). Le 23 décembre 1897, suivant le rapport de l'architecte, l'église est couverte, les voûtes intérieures sont commencées ainsi que le ravalement extérieur.

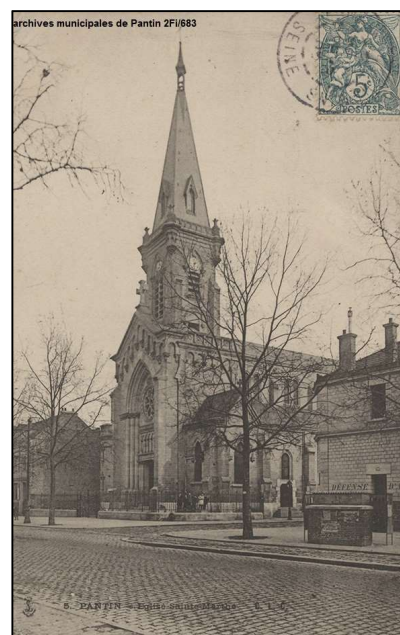
L'église est inaugurée le 3 avril 1898, mais toujours sous statut de chapelle de secours. Elle n'a cependant pas de clocher et il faudra attendre 1902 pour en voir la construction. Quatre cloches de bronze sonnante FA-LA-DO-RÉ sont installées. Elles proviennent de la fonderie Charles Drouot de Douai. Chaque cloche porte un nom et a un parrain et une marraine. Ainsi la cloche FA est nommée Henriette, Jeanne, Geneviève. Le parrain est Jean Cartier-Bresson et la marraine Geneviève Henri Cartier. Un grand orgue est également installé en 1902, réalisé par Charles Mutin, successeur de Cavaillé-Coll. Pour l'inauguration, Achille Runner, organiste de la Madeleine à Paris était à la console (deux claviers de 56 notes et un jeu de pédales de 30 notes). Le grand orgue fut restauré en 1988 par la Manufacture bretonne d'orgues.

L'abbé Léon Runner fut administrateur à peine quatre ans (de 1899 à 1903), mais mena la fin de chantier, tambour battant : érection de la flèche du clocher, achèvement des travaux intérieurs et extérieurs, sculpture des chapiteaux, installation du mobilier, construction du presbytère, installation des cloches et de l'horloge, installation des grandes orgues, construction des locaux paroissiaux (actuelle rue Gabrielle-Josserand). En reconnaissance, son visage est sculpté sur une colonne de l'église.



Les seize vitraux ont été réalisés en 1925-1927 par les frères Tournel. Le chemin de croix et les fresques d'André Mériel-Bussy datent de 1954.

En 2020, des frères issus de la Communauté de Taizé ont rejoint Sainte-Marthe-des-Quatre-Chemins. Le Père François-Xavier Desgrange est à ce jour curé de Sainte-Marthe.



L'architecture

Le projet architectural ne semble pas avoir été l'objectif principal de la construction. Il fallait faire vite et à faible coût. Vite, si on oublie les 18 ans pendant lesquels le chantier fut gelé ; À faible coût, car l'essentiel du financement venait de dons et de souscriptions.

Par rapport au plan initial, les chapelles latérales au chœur sont mises en communication avec les deux sacristies (celle des prêtres et celle

des mariages). Le couloir derrière le maître autel est supprimé pour approfondir le chœur. Deux chapelles (une pour les baptêmes et une pour les morts) sont prévues de part et d'autre de l'entrée.

Deux tours doivent remplacer le clocher central prévu sur le plan initial. Ce point est rejeté par le Conseil départemental d'architecture qui demande une seule structure : soit sur le côté, soit au-dessus du porche (solution finalement adoptée). Mais le souhait d'économie du conseil départemental d'architecture s'avère être un vœu pieu ! Le clocher au milieu de l'entrée oblige à casser les fondations premières et à reconstruire des fondations centrales pour supporter le poids du clocher. L'architecte A. Gérard précise : « Les voûtes seront en briques avec arcs doubleaux en brique creuse moulurée. Les murs seront enduits en plâtre fin teinté imitant le moellon avec joints d'appareil. »

Le style de l'église est éclectique avec une façade et un porche néo-gothique surmonté de petites arcades et d'une rose, dominé par un clocher haut et mince. Nef de six travées avec deux bas-côtés. Lourdes colonnes surmontées de chapiteaux à décor de fleurs qui reçoivent les retombées des grandes arcades en plein cintre (en demi-cercle). Nef éclairée par des fenêtres hautes jumelées. Nef et bas-côtés sont en voûte d'arêtes.

Sancta Martha + Ora Pro Nobis

[Sainte-Marthe Priez pour nous]

est gravé sur le fronton de l'église. La croix centrale de cette inscription ressemble singulièrement à la croix du sigle de la marque CB [Cartier-Bresson]. De chaque côté, une autre croix, qui semble être la croix d'Anjou (stylisée et rappelant également le sigle de Cartier-Bresson).



L'attentat du dimanche 24 octobre 1909

Le dimanche 24 octobre 1909, trois anarchistes anticléricaux vinrent perturber les vêpres aux cris de « Assassins ! ». Les prêtres et des paroissiens expulsèrent les agitateurs de l'église, mais l'un d'eux sortit une arme et tira quatre coups de feu en direction du bedeau toutefois sans le blesser. Il semble que cette action était une protestation contre la condamnation et l'exécution de Francisco Ferrer, jugé responsable de la Semaine tragique et de l'insurrection de juillet 1909 à Barcelone. Francisco Ferrer a été fusillé le 13 octobre 1909, soit onze jours avant les événements de Sainte-Marthe.

Nous avons vu que l'église Sainte-Marthe et la paroisse Sainte-Marthe ont été fortement malmenées et c'est enfin en 1907 (après la loi de 1905) que Sainte-Marthe-des-Quatre-Chemins est érigée en paroisse.

La transformation des villages agricoles en cités industrielles au XIXe siècle et la croissance phénoménale de la population dans cette période explique le besoin de fondation d'une nouvelle paroisse à la « frontière » d'Aubervilliers-Pantin. L'organisation de la construction est particulière : des industriels, dont la famille Cartier-Bresson, aidant financièrement à la construction de l'église et un prêtre, l'abbé Escalle, obnubilé par ce projet et faisant fi du financement. Il faut aussi se souvenir du contexte des années précédant la loi de 1905.

Sources : « Centenaire de l'achèvement de la construction de l'église » par Raymond Denis

« Une difficile construction d'église en banlieue » par Arlette Auduc

 JLT

UN PETIT TRAIN – Le Chemin de Fer Industriel (C F I)

Par Claudette Crespy

**Un p'tit train s'en va dans la campagne... Un p'tit train s'en va de bon matin...
On le voit filer vers la montagne... Plein d'entrain...**

André Claveau 1952



C'est Félix Civet qui créa, en 1853, une société afin d'exploiter des carrières de pierres. Le préfet Haussmann, pour ses grands travaux parisiens, était très demandeur. Civet s'installa dans la Plaine Saint-Denis. La guerre de 1870 terminée, Civet s'associa avec l'entrepreneur de maçonnerie Riffaud. Leur terrain est situé à Aubervilliers proche du canal Saint-Denis ouvert en 1821 et voisin des entrepôts fondés en 1860 par le baron Hainguerlot. Ces entrepôts servent à stocker les marchandises destinées aux commerces parisiens. Civet ouvrit un embranchement du réseau ferroviaire nord dans sa propriété. Émile Pereire reprit l'idée d'Hainguerlot et fonda les Entrepôts et magasins généraux de Paris (EMGP), dont le baron Haussmann devint président en 1873.



124 avenue du Président-Wilson – Saint-Denis

Le souvenir tragique du siège de Paris aidant, de nombreuses marchandises étaient stockées dans ces entrepôts à Aubervilliers, La Villette, Saint-Denis et Saint-Ouen.

Riffaud et Civet se relient aux EMGP. Vu le nombre croissant d'usines qui se construisaient, en 1883, ils proposèrent, aux industriels d'installer un réseau de voies ferrées.

La Compagnie Saint-Gobain, fut la première à s'y raccorder. Le soufre nécessaire à la fabrication de l'acide sulfurique était acheminé par péniches et repartait avec le Chemin de fer industriel dans l'usine proche. Les établissements Fresne, Linet, Verdier-Dufour, Kuhlmann et bien d'autres, se joignirent à ce réseau, à Aubervilliers et sur la Plaine Saint-Denis. Le CFI était né.

En 1886, Riffaud remplaça les chevaux par des locotracteurs. Un fils Civet adopta les locomotives à vapeur, remplacées elles-mêmes par des locomoteurs à accumulateurs.

Le CFI atteindra quinze kilomètres d'embranchements circulant vers les usines.



En 1884, 25 600 tonnes seront transportées. La plus belle période de notre petit train sera l'année 1930 avec 600 000 tonnes de fret pour les 85 usines et entrepôts. Ayant commencé avec trois « embranchés », le CFI employa 20 personnes en 1890 et 85 en 1930. Mais comme rien n'est gratuit, les usines utilisant ce réseau devaient acquitter un tarif (dégressif) à la tonne transportée, mais sans condition de distance.



*Le CFI fut bombardé le 21 avril 1944
(document Raymond Le Moing)*

Le plus gros souci du CFI était les routes qu'il devait traverser. Avec raisons, les municipalités veillaient à la sécurité : les terrains du CFI devaient être clos, la vitesse réduite à celle d'un cheval au pas, et prévoir des garde-voies pour arrêter la circulation.

Sur le canal, agrandi en 1889, on créa un port, on installa des grues, des ponts transbordeurs et des rails longèrent la voie d'eau.

Le CFI a desservi des entreprises souvent insalubres, car essentiellement productrices de produits chimiques, métallurgiques et d'hydrocarbures. Ces usines devenant insupportables aux riverains, elles disparurent à partir des années 1970.

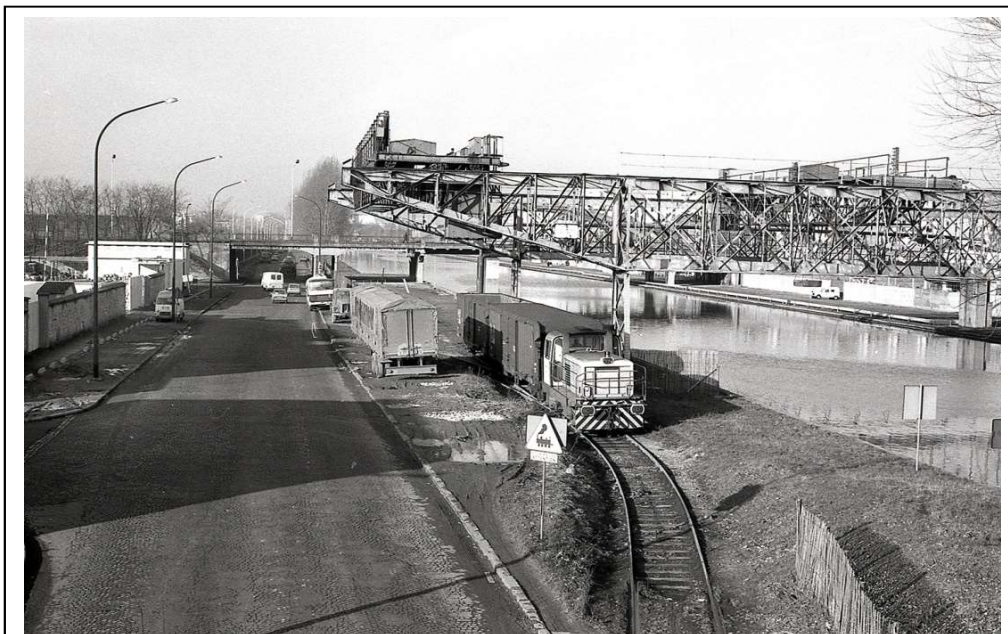
Le dernier train du CFI roula fièrement le 15 décembre 1993 et, un an plus tard, la dernière usine, Nozal, cessa son activité. Il demeure à ce jour des centres de recherches, mais peu de traces visibles du train.



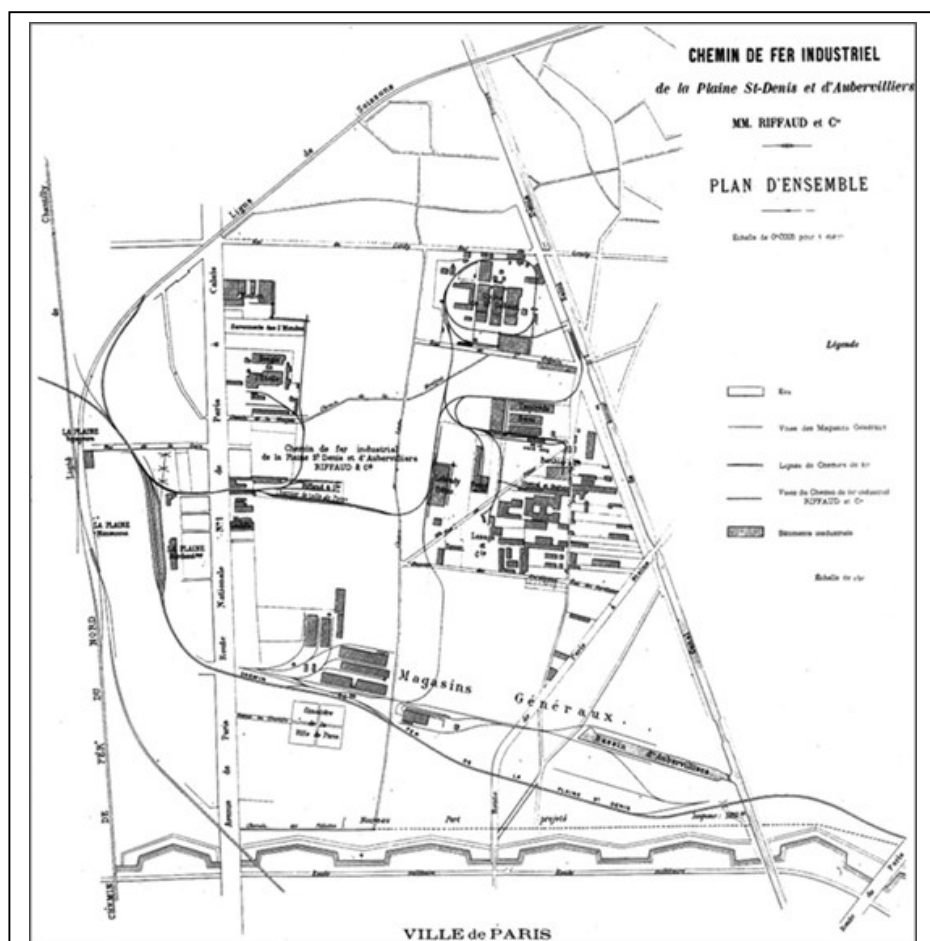
Photo M. Letz



C'est un texte de Jacques Dessain, retrouvé dans nos archives, qui inspira cet article : l'histoire d'un train qui n'a jamais vu la campagne et encore moins la montagne, par contre, oui, il était très matinal. Jacques avait donné comme titre à son texte « *L'âge d'or des voies ferrées en banlieue nord* », dans lequel il raconte, entre autres, l'histoire du Chemin de Fer industriel de la Plaine. Sur simple demande, nous pouvons vous adresser le texte complet.



En 1982, mise en place de wagons pour l'entrepôt métallurgique Hardy-Tortueux, quai Adrien-Agnès. L'entreprise est alimentée par un immense pont roulant qui décharge les produits métallurgiques livrés dans les wagons. Les charges levées par la grue enjambent le canal Saint-Denis afin d'alimenter l'entrepôt situé de l'autre côté de la voie d'eau (photo et texte Dominique Paris)



Plan du CFI (environ 1900)

Aimablement fourni par Mémoire Vivante de la Plaine.

Sources :
 Jacques Dessain,
 Patrice Lehuédé,
 Mémoire Vivante de la Plaine,
 Tourisme 93,
 Dominique Paris

ILS ONT PEINT AUBERVILLIERS – R. CHAMBON

Par Jean-Louis Thomas

Nous vous avons déjà présenté plusieurs tableaux de René Chambon dans notre bulletin N° 96 et en couverture de notre bulletin N° 104.



La rue des Noyers – 1950 et 2023

Voici un tableau représentant la Rue des Noyers à Aubervilliers, signé R. Chambon et daté de 1950. Didier Hernoux a retrouvé l'endroit précis où le peintre avait posé son chevalet et a fait la photo 73 ans plus tard. Cependant...

René ou Roger : le mystère

Toutes les toiles signées R. Chambon qui ont fait l'objet de ventes ont été présentées par les maisons de ventes aux enchères et par Art Price (cotation des artistes) comme étant des œuvres de René Chambon, né en 1888. Dans nos recherches généalogiques, nous n'avons pas à ce jour retrouvé de René Chambon, né en 1888 et ayant pu réaliser ces toiles dans les années 1950.

Par contre, le recensement d'Aubervilliers de 1926 indique Roger Chambon, né en 1899 à Paris III^e, artiste peintre et habitant chez sa mère, Victoire Chambon née Expert, au 1 rue Ferragus. De sa fenêtre, on retrouve la vue exacte de Notre-Dame-des-Vertus. L'artiste a pu peindre le tableau de sa fenêtre ou s'inspirer d'une photo. Sur les recensements suivants, Victoire Chambon est toujours présente. Elle décède en 1946. Roger Chambon décède quant à lui en 1980 et repose au cimetière d'Aubervilliers.

Roger Chambon était-il bien l'artiste ayant peint les toiles sur Aubervilliers ? Avait-il pris René Chambon comme nom d'artiste ? Ou y a-t-il une erreur répétée des maisons de ventes aux enchères sur le prénom et la date de naissance ? Roger avait-il un frère ou un cousin René (non révélés à ce jour) ?

Roger Chambon a été témoin du mariage de sa sœur Germaine en 1928. Sa signature n'est pas en lettres capitales comme sur les tableaux, mais nous retrouvons les barres supérieure et inférieure apparaissant sur les signatures des tableaux : signe troublant. Il semble probable que René soit Roger ! Les recherches continuent.

René (ou Roger) Chambon semble fort prisé au Royaume-Uni pour le réalisme de ses tableaux : les œuvres de R. Chambon ont fait l'objet d'une quinzaine de ventes aux enchères.

■ JLT

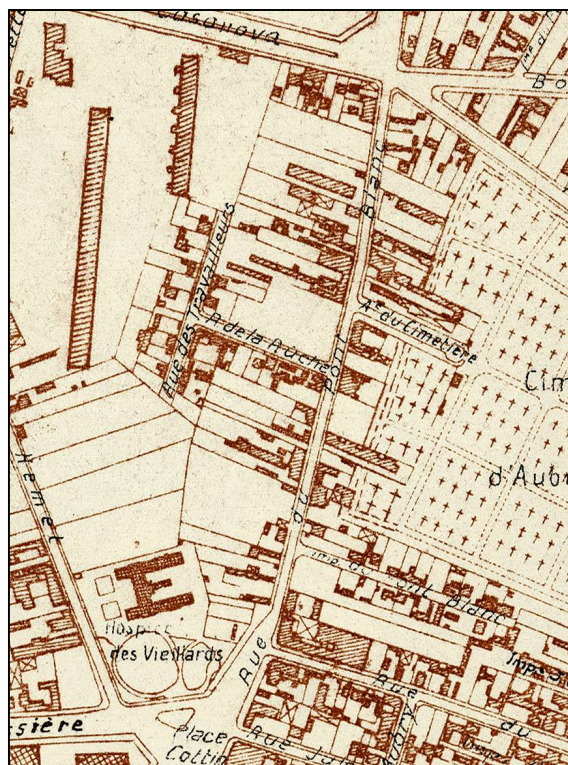
JACQUELINE ET GEORGES LAVIER

L'histoire d'une famille d'Aubervilliers

Par Bernard Orantin

Jacqueline est née en 1932 et Georges à Aubervilliers en 1934. Ils ont un fils, Patrice.

Jacqueline faisait partie d'une fratrie de six enfants, son père était originaire d'Italie ; le nom de famille de sa mère était Berthe et celui de son père ... Papa ! Sa famille habitait rue des Travailleurs. Cette rue était située face au cimetière communal, rue du Pont-Blanc, aujourd'hui rue Charles-Tillon. La rue dessinait un « T » avec la rue de la Ruche et bordait des cultures maraîchères. Les tours ont remplacé les petites maisons. Il n'y avait pas de tout-à-l'égout, pas de WC ; l'hiver, les carreaux étaient gelés. Son arrière-grand-mère maternelle faisait partie de la famille Darme, une famille de chiffonniers, les « biffins » ; elle allait aux halles de Paris avec une charrette tirée par un cheval pour récupérer de vieux chiffons et autres vieux objets. Son père vendait des légumes au marché des Quatre-Chemins, sa mère des fleurs aux halles de Paris ; Angèle, amie et marchande de légumes était aussi une de ses clientes.



Face au cimetière, la rue des Travailleurs
(aujourd'hui disparue)
Arch. Munic. Aubervilliers 2F1039

Georges est fier de dire qu'il est né à Aubervilliers, y a toujours vécu et toujours travaillé. Sa famille maternelle est venue de Lorraine au XIX^e siècle, son grand-père est né à Paris en 1864. Un de ses arrière-grands-oncles a combattu avec les communards. Le frère, alors enrôlé dans l'armée, s'est retrouvé dans le camp des Versaillais. Quatre enfants composaient la fratrie qui habitait rue de la Goutte d'or (aujourd'hui rue André-Karman). Sa famille maternelle se nommait Rougé.

En 1940, la Croix-Rouge emmène Jacqueline avec sa sœur et son frère dans le Jura. Georges est réfugié quelques temps à Villejuif.

Pendant la guerre, Georges fait « la biffe » pour avoir un peu d'argent « il en fallait pour manger ». Il allait à pied jusqu'au cimetière de La Courneuve où se trouvait une décharge, et même jusqu'à la Patte d'oie de Gonesse et à la Patte d'oie de Sarcelles.

Son frère montait sur les wagons pour voler du charbon ; lui, trop petit, restait en bas et faisait le guet pour ne pas être surpris par la police ou par les soldats de la Wehrmacht. Une fois, ils ont entendu les soldats charger leurs fusils.

Le matin, les enfants des écoles devaient chanter « Maréchal, nous voilà ! », hymne du régime de Vichy à la gloire du Maréchal Pétain. Élève à Paul-Doumer, Georges, un jour, refusa de chanter. Il fut alors exclu de sa classe. Georges avait à peine 10 ans.

En 1944, Georges a assisté aux combats pour la Libération d'Aubervilliers auxquels son frère aîné a participé. Il reste en mémoire de Georges, « Henri dit Papa » chef de la Résistance, l'antagonisme entre ceux qui occupaient la mairie, et ceux, en face, au jeu de boules ; la pissotière devant la mairie, complètement percée par les tirs de mitraillettes ; et la colonie de vacances au château de Luzarches dès la guerre terminée.

À 14 ans, il a été embauché chez Aubry, une fonderie rue de la Goutte d'or : il a succédé à son père qui lui a donné son bleu de travail ; c'était comme ça, la tradition ouvrière. Les horaires de travail étaient de 7 h à 18 h, avec une pause déjeuner d'1/4 d'heure ; il n'y avait ni vestiaire, ni douche. Puis il a travaillé chez Frankel, grand fabricant de jeans rue des cités, face à l'emplacement actuel du lycée Henri-Wallon. A 17ans ½, il passe son C.A.P. et devient ouvrier O1. Il donne la moitié de sa paye à ses parents. Jusqu'en 1960, la situation financière était très difficile.



Jacqueline a travaillé dans la biscuiterie Félix Potin, rue de l'Ourcq à Paris. Le jour de repos était le lundi. Elle prenait le bus jusqu'à la Porte de la Villette. Au retour, elle rentrait à pied par les Quatre-Chemins et



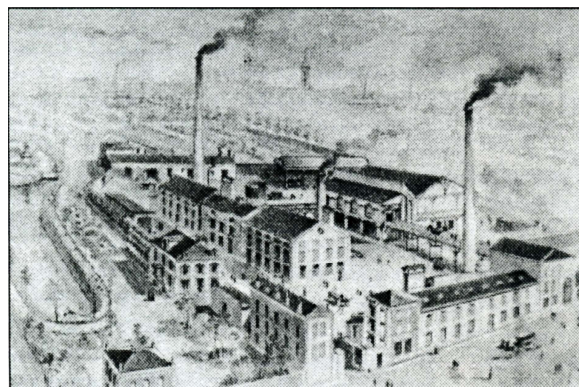
achetait des chocolats au magasin « Pierrot Gourmand » avenue Jean-Jaurès. Puis, elle a travaillé à la ville d'Aubervilliers, dans les écoles, ensuite dans les cuisines municipales.

Ils se sont mariés en 1953 devant le maire Émile Dubois. Ils allaient au cinéma à Pigalle par le bus et le métro ; à l'arrêt du bus devant la Maison de retraite, l'hiver, il y avait un brasero. Ils fréquentaient la Maison du Peuple boulevard Édouard-Vaillant et les bals d'Aubervilliers dont ceux aux Quatre-Chemins (les moules-frites du « Petit cabanon »). Ils ont habité rue des Travailleurs jusqu'à leur expropriation et ont été relogés dans un deux-pièces de la nouvelle cité HLM Gabriel-Péri, allée Alphonse-Jouis, avec une douche, un parquet vitrifié ! Puis ils ont obtenu un trois-pièces à la naissance de leur fils.

Jacqueline et Georges n'oublient pas le nationalisme qui existait envers les étrangers, et entre les Espagnols et les Italiens, de chaque côté de la rue des Travailleurs ; ces originaires de pays proches ne s'aimaient pas... mais, finalement, finissaient par se marier ensemble ! Georges était qualifié, à l'époque, de « bouffeur de curé » et il ne rentrait jamais dans une église.

Beaucoup de leurs amis ont quitté Aubervilliers ou sont décédés.

Georges se souvient avec nostalgie du temps des nombreuses usines situées avenue de la République, rue du Vivier (actuelle rue Henri-Barbusse) et de l'usine Lourdelet, à l'emplacement de laquelle ont été construits les immeubles où ils habitent aujourd'hui ; « C'était une époque formidable, j'ai toujours aimé Aubervilliers. »



L'usine Maricot deviendra Lourdelet

Jacqueline conclut : « Je n'irai pas ailleurs. »

HISTOIRE DE L'ENTREPRISE LEBRUN & Fils

Électriciens à Aubervilliers depuis 1947

Par Didier Hernoux

Nous avons voulu faire l'historique de cette entreprise familiale, implantée à Aubervilliers depuis 1947. Nous avons été reçus par Madame Karine NUCCIO, née LEBRUN, qui est la Directrice Générale de l'entreprise. Nous la remercions de nous avoir consacré un peu de son temps pour nous raconter cette histoire.

EL. 11. A.S. 1938. — n° Lot. — 3° 11.130.

Départ^t de la SEINE LISTE de 1938.

NOM *Lebrun*

PRÉNOMS *Marcel Jacques Henri*

COMMUNE *Ablon*

DÉPART^{EM}ENT *Calvados*

DATE *15 avril 1916*

PROFESSION OU QUALITÉ *électricien*

DÉSIGNATION DE LA DÈMEURE *18 rue de la Goutte d'Or*

COMMUNE *Aubervilliers*

CANTON *AUBERVILLIERS* ARRONDISSEMENT *ST-DENIS*

Tableau Imp. Dist. Paris — 16 Avril 38. — Carte L. 39 Imp. (1-33) 15094.

Extrait de la liste électorale 1938

Marcel Lebrun est né le 15 avril 1916 dans le Calvados. Sur les listes électorales de 1938, il est noté qu'il est électricien demeurant 18 rue de la Goutte d'Or (aujourd'hui rue André-Karman) à Aubervilliers.

Il crée son activité en nom propre en 1947 comme artisan électricien et l'installe au 174 rue de la Goutte d'Or. Mais la famille Lebrun occupait déjà cette adresse avant cette date ; c'était une adresse familiale. Le couple a donc résidé au 174 rue de la Goutte d'Or avant création de l'activité.

En 1947 comme artisan, Marcel Lebrun travaillait seul. Il partait avec son vélo, les baguettes en bois accrochées au cadre, sa caisse à outils sur le dos. Un jour, il est d'ailleurs tombé dans la Seine avec vélo et caisse à outils. Il ne travaillait pas qu'à Aubervilliers, il disait même avoir travaillé chez Annie Cordy. Mais il travaillait aussi dans la ville ; et l'abbé de l'église Notre-Dame-des-Vertus appelait Marcel Lebrun pour ses dépannages électriques.

Les locaux du 174 servaient de logement, mais aussi d'atelier et de lieu de stockage. Ensuite, les deux fils Lebrun ont commencé à travailler avec leur père. Le premier fils, Christian, né en 1941 a commencé à travailler à 14 ans, le second, Alain, un peu plus tard après des études. Sur conseil des fils, en 1967 l'activité a pris la forme d'une SARL, car Marcel Lebrun a eu un accident du travail (blessé à un œil) et n'avait, en tant qu'artisan, aucune couverture sociale. L'entreprise est devenue LEBRUN & FILS.

Toutefois, elle ne comportait que Marcel Lebrun et ses fils, Marcel Lebrun avait peur du développement de l'entreprise. Il en dissuadait ses fils.

Les deux fils fondent aussi chacun leur famille, les deux frères épousent deux sœurs. L'épouse d'Alain devient la gérante de la SARL, les deux frères en sont les associés. En 1981, Marcel Lebrun prend sa retraite, ses fils perpétuent l'entreprise. Ils la développent et le 174 rue André Karman devient trop petit pour cette activité, en particulier pour le stockage ; et le stationnement des véhicules était difficile.



La première adresse de l'entreprise, au 174 rue de la Goutte d'Or (aujourd'hui rue André-Karman)
(Photo DH)



La 3^{ème} génération de la famille Lebrun depuis la création de l'entreprise (Coll. Lebrun)

Ils avaient envisagé de transférer une partie de l'activité (les bureaux) sur La Courneuve où ils avaient fait construire leurs lieux d'habitation. Les deux épouses des fils Lebrun trouvent qu'ils passent déjà beaucoup de temps au travail et qu'il est préférable de séparer l'activité de l'habitation.

Après avoir envisagé de construire à l'angle des rues André-Karman et Achille-Domart, la famille fait donc construire les locaux actuels au 30 rue Charles-Tillon. Le déménagement se fait en juin 1992. L'entreprise comptait alors déjà une trentaine de personnes, avec le nombre de véhicules nécessaires à l'activité.

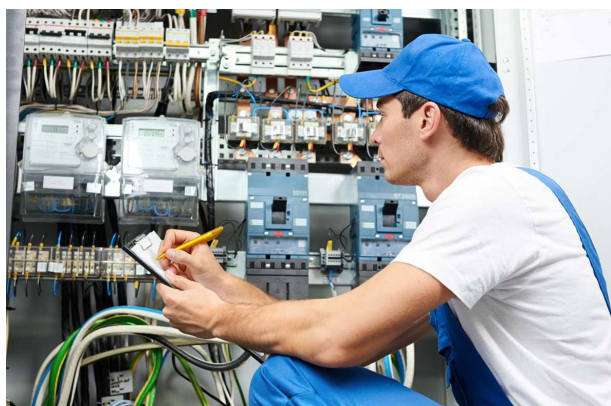


Les locaux actuels 30 rue Charles-Tillon (photo DH)

Un des clients historiques de l'entreprise était l'OPHLM d'Aubervilliers. A l'époque, elle travaillait aussi dans la zone industrielle de La Courneuve & Le Bourget.

Donc, depuis l'abbé de Notre-Dame-des-Vertus qui avait le téléphone de Marcel Lebrun (raconté par l'abbé Bernier) sur son carnet, l'entreprise a eu des clients historiques sur la ville mais a aussi rayonné plus largement, pour les Mairies, les OPHLM, les hôpitaux, les établissements scolaires, des Ministères, banques, etc.

En 2007, la société se transforme en SAS. Aujourd'hui, 44 personnes travaillent dans l'entreprise, dont quelques apprentis. Dans les locaux, au premier étage se trouvent les études, au second la partie administrative.



Intervention (photo site web www.lebrun-fils.com)

L'entreprise reste familiale dans sa gestion et son fonctionnement ; les trois actionnaires sont la famille, descendance de Marcel LEBRUN. C'est maintenant la 3^{ème} génération à faire vivre et développer cette activité implantée à Aubervilliers. Y travaillent une comptable, deux secrétaires, trois chargés d'affaires, deux ingénieurs, une trentaine de techniciens et quatre ou cinq apprentis.

Les plus anciens de cette entreprise, notamment les créateurs et leurs fils, ne sont plus là pour nous faire partager cette histoire, mais il était évident, lors de

notre interview, que le lien familial et local est fortement présent. Nous remercions donc une nouvelle fois notre interlocutrice.

ROBERT JACQUINOT – POUR UN MAILLOT JAUNE

Par Jean-Louis Thomas

Une carrière de cycliste hachée par la guerre. Un parcours professionnel couronné de victoires significatives... et le maillot jaune pour cet enfant d'Aubervilliers. Pour le centenaire de son Tour de France bouclé en 1923, nous suivons Robert Jacquinot, coureur cycliste né à Aubervilliers et reposant à Aubervilliers.

Sa carrière sportive

Robert Jacquinot fut coureur cycliste indépendant à partir de 1913 et professionnel jusqu'en 1927. Il eut la particularité de changer d'équipe fréquemment, ce qui lui fut reproché dans le milieu cycliste. Une étiquette de coureur instable lui colla au maillot et certains le jugèrent inconstant dans l'effort. Il semble que Robert Jacquinot avait un caractère bien trempé, mais cela paraît évident pour des coureurs cyclistes qui couraient le Tour de France en 15 étapes dont la plus longue était de 482 km. Il courut dans les mêmes pelotons qu'Eugène Christophe et les frères Pélissier.

Son palmarès est déjà éloquent :

Vainqueur de Paris-Laon et Paris Orléans 1913 / Paris Nancy 1914 / Paris Soissons 1921 (bien que les tablettes du cyclisme indiquent Marcel Bidot qui arriva...3ème !) / Circuit de Champagne 1922 / Paris Saint-Etienne 1923 / Critérium cycliste International du Nord de la France 1925. Et de nombreuses places d'honneur dont : 3^{ème} de Paris Tours 1922 / 2^{ème} de Paris Angers 1924 / 3^{ème} de Bordeaux Marseille 1924 / 8^{ème} de Paris Roubaix 1924.

Et sur le Tour de France...

Robert Jacquinot participa à sept Tours de France, fut contraint à l'abandon sur 6 éditions (1919 – 1920 – 1921 – 1922 – 1924 – 1925). Il termina à la 25^{ème} place du Tour 1923, le seul qu'il termina.

Ce palmarès peut paraître maigre, mais Robert Jacquinot fut auréolé sur le Tour de France par 4 victoires d'étapes et par le port du Maillot Jaune à 4 reprises. Il glana ses trophées sur les Tours 1922 et 1923.

1922 - Vainqueur de la 1^{ère} étape - Paris Argenteuil (Luna Park) – Le Havre 388 km et de la 3^{ème} étape - Cherbourg – Brest 405 km. Porteur du maillot jaune sur 3 étapes, laissant le maillot à Eugène Christophe au terme de la 4^{ème} étape. Cette année-là, le Belge Firmin Lambot remporte le Tour de France.

1923 - Vainqueur de la 1^{ère} étape – Paris Argenteuil (Luna Park) – Le Havre 381 km
Vainqueur de la 5^{ème} étape – Les Sables d'Olonne

– Bayonne 482 km. Il remporte la fameuse étape la plus longue après 10 crevaisons, et un sprint de 35 coureurs. Il roule pour l'équipe Peugeot. Il porte le maillot jaune sur la 2^{ème} étape et termine ce Tour de France à la 25^{ème} place à 10 h 41 mn 52 sec du vainqueur du Tour : Henri Pélissier.



Début de carrière - 1913



Arrivée au Havre - 1922

Revue de Presse - Henri Desgrange : pas tendre avec Jacquinot...

Plutôt que de décortiquer les courses et les prestations de Robert Jacquinot sur le Tour, nous avons relevé quelques extraits de presse du journal « L'Auto » sous la plume d'Henri Desgrange, le créateur du Tour de France et celui qui a « inventé » le maillot jaune. Il était également directeur et rédacteur en chef du journal L'Auto, l'organisateur du Tour de France. Le ton est saignant, corrosif voire même agressif. Et Desgrange un rien versatile... Impossible d'imaginer de tels articles de presse aujourd'hui !

27 juin 1922 – « Mais Jacquinot, puisque Jacquinot, il y a, aurait tort de croire que c'est arrivé. Libre à lui, à condition de ne pas le répéter, de croire qu'il est un grand homme... Pendant qu'il pousse comme un sourd, il faut bien que de temps à autre, Jacquinot mette du charbon dans la locomotive. Alors, il jette son grand bras dans la musette et retire des nourritures variées. Et ce geste chaque fois qu'il le répète, lui donne la silhouette d'une énorme sauterelle, pattes repliées et prête à sauter. »

29 juin 1922 – « N'est-ce pas toujours dans le midi que Jacquinot s'aperçoit que sa selle lui rôtit le derrière. »

30 juin 1922 – « Des as, nous en avons, et de grands, et de magnifiques avec ce Jacquinot dans une forme éblouissante et qui gagne deux étapes sur trois. »

3 juillet 1922 – Henri Desgrange dit ses « quatre vérités » à Jacquinot. Il lui reproche de ne pas avoir de probité sportive et de manquer à ses devoirs : envers le public (qui l'avait supporté depuis le début de course) ; envers sa maison de cycle (qui lui verse son salaire) ; envers le journal L'Auto (qui offre 80 000 FR de prix pour l'épreuve).



Tour 1922 à Hostens

4 juillet 1922 -

« L'humour de Jacquinot - Au jour, il m'apparut que Jacquinot souffrait réellement de ce qui nous sert en général à nous asseoir. ...La traversée de Bordeaux lui fut un véritable martyre et il eut quelque mérite à passer devant la gare Saint-Jean sans prendre son billet pour Paris... Je ne fus donc pas surpris outre mesure en arrivant au contrôle d'Hostens de trouver mon Jacquinot, entré chez un débitant ; ...Il rejoignit le peloton de tête et de concert avec Thys le secouait furieusement pendant un quart d'heure, puis comme les petites marionnettes après leurs trois tours, il nous tire sa révérence, met pied à terre et nous ne l'avons plus revu. Mon pauvre Jacquinot, l'embêtant c'est que je crois que cette maladie-là est incurable ! »

4 juillet 1923 – « Jacquinot s'est repris depuis l'an passé. Il a juré que le malheur n'aurait plus de prise sur lui, et il tient parole. »

5 juillet 1923 – « Notre grand gosse Robert Jacquinot avait tout le jour, sous le soleil féroce dans les nuages de poussière, bataillé comme un preux chevalier. Il était parti de Bayonne, l'âme bardée de courage, et au soleil levant, il avait paru comme auréolé de victoire... Jacquinot a fait une course tout en révélation. On l'ignorait grimpeur de telle force. »

6 juillet 1923 – « C'est dans Peyresourde que se passe le drame. J'ai ainsi tout dit sauf la sorte de congestion momentanée dont fut frappé notre petit Jacquinot et qui était due à la chaleur, à la fatigue et à la façon folle

dont il se dépensa. Heureusement, dans la chute qu'il fit, il saigna assez abondamment et fut soulagé. Mais le drame était vécu... »

7 juillet 1923 – « De Jacquinot, plus question. Robert a déclaré que des automobilistes lui avaient fait de la poussière et qu'il était de mauvais poil. La vérité, c'est qu'il doit payer les fatigues de l'étape précédente. »

4 juillet 1925 – Henri Desgrange écrit une charge violente et cruelle contre Robert Jacquinot, dans un éditorial titré : « Bon débarras »

« Donnons donc à chacun, ainsi que je fais chaque fois qu'un coureur commet un véritable acte de désertion, donnons à chacun ce qui lui est dû. Et d'abord, pourquoi Jacquinot court-il le Tour de France et pourquoi se trouve-t-il des maisons de cycles pour l'y engager ? Il y vient semer le désordre, il y traîne de bistrot en bistrot, et il n'est même pas capable de remplir le rôle de domestique pour lequel on l'avait engagé, cette fois. »

Nous sentons Henri Desgrange partagé, prêt à tisser des couronnes de laurier et montrant même de la tendresse envers Robert Jacquinot, et capable de le châtier dès le lendemain. Quelle plume ! Mais quelle violence des mots. Henri Desgrange blâme Robert Jacquinot : « Un jeune loupot comme Jacquinot à qui manquent précisément les qualités de persévérance et de résistance sur une selle... »

Mais le plus grand grief qu'il a contre lui : « Jacquinot, avec sa grande gueule... »

Voilà qui est dit. Henri Desgrange n'acceptait pas la contradiction, et encore moins venant de « ses » coureurs. Le tout l'amène à parler de désertion pour un abandon, il reproche un manque de probité et de respect. La charge est rude contre Robert Jacquinot qui fut une sacrée pointure dans le monde cycliste : son palmarès en atteste. Mais il ne rentrait pas dans le moule et savait regimber contre l'autorité.

En juin 1925, une course cycliste, le Prix Robert Jacquinot, est organisée par le Vélo Club des Quatre-Chemins.
Départ Place de la Mairie à Aubervilliers.
Aubervilliers – Meaux et retour.
Course ouverte aux non-professionnels.

Les grandes étapes de la vie de Robert Jacquinot

Le 22 mai 1890, Émile Louis Jacquinot, fondateur de profession et Anastasie Blanche Viviani se marient à Aubervilliers. Émile est né en 1862 à Paris XIII^e et Anastasie en 1870 à Aubervilliers. Émile habite 100 avenue de la République, Anastasie habite au 71 avenue de la République. Le père d'Anastasie est marchand de vins ; Émile Jacquinot, poussé par son beau-père le deviendra.

Fils d'Émile et Anastasie, Robert Émile Jacquinot est né le 31 décembre 1893 au 100 avenue de la République à Aubervilliers. Robert aura une sœur, Renée et un frère Maurice, nés en 1899 et 1901.

Émile Louis Jacquinot, le père de Robert, décède le 31 juillet 1907 à Aubervilliers au 27 route de Flandre à 44 ans. Le petit Robert n'a que 14 ans. En 1911, Anastasie, sous le prénom usuel de Blanche Jacquinot, patron, est recensée au 27 route de Flandre à Aubervilliers, ainsi que Robert, sa sœur et son frère. Au recrutement de 1913, Robert habite au 40 route de Flandre à Pantin. Il mesure 1 m 73, a les yeux marron. Profession : coureur cycliste. Il est incorporé en 1914 au 128^{ème} Régiment d'Infanterie. Il effectue des services quotidiens de liaison sur le front (*NDLR : on peut imaginer à vélo*). Le 19 novembre 1917, il subit une intoxication par gaz à Verdun. Il se fait remarquer pour son esprit de décision et d'énergie, sa grande constance et sa régularité. Il reste incorporé jusqu'en 1919. Il recevra en 1934 la Médaille militaire.

Robert Jacquinot épouse Valentine Bret le 10 janvier 1920 à Boulogne-Billancourt. Le jeune couple habite au 40 route de Flandre à Pantin chez la mère de Robert, celui-ci a pour profession : coureur cycliste. Valentine est employée de bureau. La mère de Robert Jacquinot, Anastasie Blanche, décède en 1924 à Pantin – 40 avenue Jean-Jaurès (ex-route de Flandre). En 1926, Robert est devenu chef de famille au 40 avenue Jean-Jaurès, il est coureur chez Peugeot. Valentine son épouse, sans profession, est également recensée ainsi que leurs deux filles,

Micheline née en 1923 et Rolande née en 1925, toutes deux nées à La Courneuve. Le frère de Robert : Maurice vit dans le même appartement.



En 1931, Robert Jacquinet est représentant de commerce chez Singer à Pantin, Valentine est calqueuse chez Malicet à Aubervilliers. En 1936, Robert est représentant chez Delizy. Valentine est dessinatrice chez Lanvin à Paris. Robert et Valentine restent mariés 27 ans, mais divorcent suivant jugement du Tribunal de la Seine du 20 mai 1947. Valentine décèdera en 1989.

Robert Jacquinet se marie en secondes noces avec Yvonne Drouhot le 28 janvier 1952 à Pantin. Les deux époux exercent la profession de tripiers et habitent 40 avenue Jean-Jaurès à Pantin. Yvonne était l'épouse en premières noces de Germain Point, lui-même tripier et habitant Noisy. Il s'était fait

remarquer en 1933 : en état d'ébriété, il avait mordu un gardien de la paix à la main. Germain et Yvonne Point avaient une fille, Jacqueline, qui décéda en 1931. Renée, la sœur de Robert, décède en 1953 à Aubervilliers. Moins d'un mois après, Yvonne Drouhot, l'épouse de Robert, décède à son tour, après 1 an et 9 mois de mariage. Le couple habitait toujours 40 avenue Jean-Jaurès à Pantin. Maurice, le frère de Robert, décède quant à lui en 1958.



Jacquinet 3^{ème} de Paris Tours

Sépulture de Robert Jacquinet / Cimetière communal d'Aubervilliers / Division 13 / Ligne 1 / Position 13

Le caveau dans lequel est enterré Robert Jacquinet a été pris en concession perpétuelle par Barthélémy Viviani, son grand-père maternel pour y enterrer sa fille en 1892.

Le caveau a reçu, par ordre chronologique, les corps de la tante de Robert (1892), sa sœur, âgée de 10 mois (1893), sa grand-mère maternelle (1895), sa deuxième tante (1895), son père (1907), son grand-père maternel (1916), sa mère (1924), la fille de son épouse en secondes noces (inhumée en 1931 au cimetière communal de Pantin, puis en 1951 au cimetière communal d'Aubervilliers), sa seconde épouse (1953), son frère (1958) et Robert Jacquinet, le dernier entré dans ce caveau (1980).

Soit onze corps.

Robert Jacquinet s'éteint le 17 juin 1980 à 14 h 10 à Bobigny, au 115 rue de Stalingrad. Il s'agit de l'hôpital Avicenne (Hôpital franco-musulman, tout juste renommé Avicenne en 1978). Robert Jacquinet habitait alors 24 rue Ferragus à Aubervilliers.

Robert Jacquinet est né à Aubervilliers. Et même s'il a vécu longtemps sur le trottoir d'en face, à Pantin, et sur toutes les routes de France en tant que coureur cycliste, il est un gars d'Aubervilliers où il vécut ses dernières années. Il y repose en paix.

Nous remercions pour sa vigilance Guy Decoulonvillers, chercheur de sépultures, qui nous avait contactés, inquiet qu'il était, du devenir de la tombe de Robert Jacquinet. Nous sommes à présent rassurés : le caveau est en concession perpétuelle et la tombe est à ce jour bien entretenue.

LE PETIT CABANON – LA FIN D’UNE ÉPOQUE

Par Philippe Chéret (1988)

Le petit cabanon a été démoli ! En attendant que l’hôtel ne sorte de terre, d’immenses panneaux publicitaires occupent aujourd’hui la place, à l’angle de l’avenue Jean-Jaurès et de la rue Émile-Reynaud.

Bien sûr cette démolition était indispensable pour permettre la réalisation d’un ensemble qui va sérieusement rajeunir cette entrée de la ville. N’empêche que sa disparition ne va pas sans quelques petits pincements de cœur. Car, avec la démolition de ce café qui semblait construit de bric et de broc, c’est une petite page de l’histoire du quartier qui est tournée, un peu de la jeunesse de ceux qui l’habitent qui s’est envolée avec la poussière des gravats.



« C’était devenu un lieu banal avec sa clientèle d’habités », explique Suzanne Cassat qui, succédant à son frère Firmin, avait pris en 1961 avec sa sœur Jeannette, les rênes de l’établissement. Pourtant, combien de moules-frites arrosées d’un petit blanc sec ont-ils été servis dans cette petite salle dont le sol goudronné côté Paris, fièrement carrelé côté Aubervilliers rappelait qu’il était à cheval sur deux communes. L’endroit était attachant, un peu « folklo », très cosmopolite. Les gens se côtoyaient sans problème. Même le dimanche, il ne désemplissait pas. Du Montfort, du Landy, du Pont-Blanc... la promenade dominicale conduisait traditionnellement aux Quatre-Chemins et la séance du cinéma au Kursaal ou au Casino se prolongeait bien souvent par un détour « aux Cinq billards », « aux Coupoles » avant d’aboutir au *Petit Cabanon*. Smocks et chaussettes blanches courant devant, les grands à quelques mètres derrière ; on s’y retrouvait en famille autour d’une saucisse-frites ou d’un kir-cassis. Aux aurores, les maraîchers rentrant des halles de Paris étaient les premiers à pousser la porte.

Avec le temps, les habitudes ont changé. Mais certains n’ont pas oublié le nombre de tangos, de pasos, de valse enlacés bien au chaud à l’abri du brouillard et du froid qui, dans les années quarante balayaient alors la « zone ».

Les puces de Saint-Ouen rappellent ce qu’était la Porte de la Villette avant l’arrivée du périph’ : un rassemblement de brocantes, de baraques, de cafés animés. Dans cet enchevêtrement hétéroclite où le bidonville côtoyait l’attraction foraine, le *Petit Cabanon* faisait tous les soirs musette. On venait d’Aubervilliers, mais aussi de tout le XIX^e danser et respirer une ambiance moitié « rue de Lappe », moitié « guinguette des bords de Marne ». Parfois, dehors, une querelle opposait dans ce « coin terrible » des « apaches » aux bandes de la rue de Flandre. Elle apportait une note supplémentaire à celles de l’orchestre ! Puis tout rentrait dans l’ordre. La lumière, la musique, les rires, les éclats de voix reprenaient le dessus. Peut-être que, dans ces moments-là, le Père Firmin se mettait à songer à sa Creuse natale, aux opérettes marseillaises dont il était amoureux : Alibert, Vincent Scotto... Le *Petit Cabanon* devait d’ailleurs son nom à l’une d’entre elles. Rappelez-vous « Un petit cabanon, pas plus grand qu’un mouchoir de poche... »

Texte de Philippe Chéret – Texte et photo parus dans Aubermensuel N° 23 de décembre 1988

 P C



SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE ET DE LA VIE À AUBERVILLIERS
70 rue Heurtault - 93300 Aubervilliers
Téléphone : 01 49 37 15 43
Courriel : histoire.aubervilliers@yahoo.fr